

# Préface

## Quelques fragments pour des échappées

préface de Rodney Saint-Éloi, éditions Mémoire d'encrier (Haïti ; Québec/Canada)

**I**nclusion. Que peut vouloir dire ce mot ? Le mot fait peur et nous projette dans le flou et la complexité. Est-ce si important de définir ? Je me mets simplement à tourner autour des mots, à interroger leur mystère : apprendre, par exemple, avec humilité, ce que serait ma vie, et ce que serait le monde, si j'avais su, enfant, des choses aussi simples que le masculin ne l'emportait pas sur le féminin, ou comme quand je parlais ma langue créole, un quelconque instituteur me donnait l'ordre de *m'exprimer*.

Quand j'écris ou entends *inclusion*, je me refais un visage, j'existe avec une conscience autre et des yeux étonnés. J'apprends sur moi-même et sur les autres. Comme si apparaissait soudain une grande lumière en moi, une vision plus généreuse et plus éthique de la vie. Il y a des mots-miracles, ces mots font de nous des êtres améliorés, des êtres qui doutent, qui pleurent, qui écrivent et avancent sur toutes les routes, avec les failles et mémoires du monde ; les blessures et les réparations nécessaires. Quand je lis le mot *inclusion*, j'ouvre grand les yeux et les oreilles. Je me dis que nous devons nous guérir de tous ces maux enfouis en nous. Et apprendre... J'apprends mieux mon métier d'être humain. J'apprends comment faire humanité. Comment faire altérité. Avant je disais, quand j'étais jeune et désespéré, le mot *révolution*, pour faire tourner mieux la terre, pour comprendre le chant des oiseaux. J'apprends l'histoire, l'histoire dont on hérite et l'histoire qui dit demain. Et je répète *La justice écoute aux portes de la beauté* (Aimé Césaire), pour déciller les yeux et pour mieux voir en nous et arpentier la terre.

### 1. La vérité sur moi-même

Je commence par vous dire la vérité sur moi-même. Je suis du mauvais côté de l'histoire. Je suis né en Haïti, dans un pays où tout le monde rêve de partir. D'aller plus loin que les vagues. Des gens là-bas passent leur temps à rêver d'un repas, d'un toit ou simplement à rêver de ne pas mourir. Non, les gens ne rêvent pas vraiment. Là-bas, tout le monde lutte pour survivre.

Je me demande en écrivant ces mots si le mot *inclusion* a un sens dans mon pays natal, fondé plutôt sur l'exclusion et le mépris. Si je vous parle d'*inclusion*, c'est que je vais à

contre-courant de cette identité, de cette culture, et de cette condition d'existence qui sont les miennes. Je suis ici à vous parler par infraction. Je prends conscience de mes privilèges d'éditeur, d'écrivain, de préfacier. Je suis donc l'exception. L'exception d'être Nègre, écrivain et exilé. En effet, Noir, Haïtien, vivant à Montréal, depuis 2001, j'ai développé quelques stratégies afin d'exister et d'en témoigner. Ces stratégies résident dans ces trois verbes d'action : lire, écrire, éditer.

## 2. Lire

La lecture m'a sauvé et a fait de moi une meilleure personne. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis vient des livres. D'abord de la *Bible* où je lisais avec ma grand-grand-mère Tida, le psaume 23, où il est dit ceci :

L'Éternel est mon berger. Je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages.  
Il me dirige près des eaux paisibles...

C'est là que j'ai découvert l'abondance. C'est là aussi que j'ai découvert le souffle, la bienveillance et la paix. Ma vie a commencé ainsi, avec le chant d'espérance (ce recueil de chants) et un psaume qui entre en moi tous les jours telle une promesse. Il y avait dans la maison quelques livres, même si la maison était toute petite, un minuscule deux-pièces et demie, à Cavaillon, au sud d'Haïti. Cela voulait dire quand je regardais le ciel par la fenêtre, qu'il y avait des livres et des histoires pour m'aider à mieux voir les nuages et à dialoguer avec les mystères du monde céleste. Ma vie est paradoxe.

Tida, qui ne savait pas lire, m'a donné le verbe lire. Vous entendez assurément parler du rayonnement de la littérature haïtienne. Paradoxalement, le taux d'analphabétisme en Haïti avoisine les 60 %. Les mots *écrivain* ou *éditeur* en Haïti posent problème, puisqu'ils soulignent une relation de classe, un privilège social auquel une petite élite a droit. Alors que faire sinon repenser le métier d'écrire et éditer en pays dominé. Je médite encore sur le sens des mots d'un Frédéric Douglas, cet ancien esclave devenu écrivain, et qui disait : « Mon rôle a été de raconter l'histoire de l'esclave. L'histoire du maître n'a jamais manqué de narrateur. »

## 3. Éditer

C'est mon acte de naissance. Éditer, car très tôt, on m'a raconté des histoires qui n'étaient pas les miennes. On m'a demandé de m'exprimer. D'ouvrir la bouche en disant comme a dit Victor Hugo, comme a dit Baudelaire. Comme a dit Shakespeare. La vérité est que *to be or not to be* n'est pas du tout dans ma culture. Un sénateur haïtien, au parlement, disait *Oui, non mais au contraire*. J'ai trouvé sa parole vraie, bien que cocasse, il y a des peuples qui ne parlent pas comme Shakespeare. Mais peu d'entre nous le savent. Le monde peut ne pas être défini en quatre coins. C'est Naomi Fontaine, l'auteure innue qui disait dans son roman *Shuni* (Mémoire d'encrier, 2019) que la vie est un cercle. Donc, les perspectives peuvent être multiples.

Éditer m'a sauvé. Éditer m'a permis de garder ma voix, multiple, de ne pas être en dessous de l'image, de ne pas passer à côté du cri, de savoir que le cri qui anime l'être humain est multiple, comme les voix qui peuplent nos imaginaires, comme nos pays, nos choix et nos visions. J'ai fondé en 2001 à Montréal la maison d'édition Mémoire d'encrier<sup>1</sup>. Pourquoi cette maison d'édition fondée à Montréal et qui évoque la diversité de l'aventure littéraire, la multiplicité des voix, des imaginaires et des langues ? Cette maison qui abrite si précieusement des fonds autochtones, arabes, québécois, caribéens, subsahariens... Pour dire autrement, pour lire autrement le monde. Pour inclure. Je répète à n'en plus finir les mots du poète palestinien Mahmoud Darwish : « Aucun peuple n'est plus petit que son poème ».

Éditer pour exister. Pour rendre vivants les imaginaires du monde. Pour donner forme et voix à d'autres narratifs. Pour ouvrir d'autres fenêtres sur le monde. Pour faire résonner d'autres langues. Chaque fois qu'on me demande ce que veut dire éditer, je répète toujours la même chose, banale et grandiose à la fois : simplement faire ce que les autres ne font pas. L'entreprise naturellement est de décoloniser : repeupler les sens. Lire ce que les autres ne lisent pas. Dire ce que les autres ne disent pas. Dégager les visions qui ne sont pas encore dégagées. Rompre. Piéger les pensées trop ordonnées et trop confortables. Ajouter du chaos à l'ordre éditorial établi. Rendre compte de la présence des langues qui ne sont pas des langues coloniales. Casser la vision périphérie *versus* centre. C'est tout ce que je tente de faire à Mémoire d'encrier, avec l'aide de quelques complices, qui croient que les récits, les langues, les mémoires sont d'égale valeur, et qu'il faut sortir de la bibliothèque coloniale pour pouvoir construire un monde plus équitable. Je reprends souvent ce proverbe africain qui affirme ceci : « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse ne peuvent que chanter la gloire du chasseur. »

#### 4. Je suis le petit-fils de Tida

Tida est ma grand-grand-mère. Je préfère l'expression créole grand-grand-mère à celle d'arrière-grand-mère. Elle rétablit les choses à leur mesure. Et montre la hiérarchie, avec les deux *grand*. Tida ne savait pas lire. Laisse-moi me répéter, je veux bien répéter cette histoire, comme dans un vrai conte créole. Pourtant c'est bien Tida qui m'a donné le verbe lire. C'est elle qui m'a donné l'alphabet, en me faisant lire tous les soirs les psaumes de la *Bible*. Nous chantions ensemble, dans un vieux livre créole, qui portait le nom de *Chant d'espérance*. Plus tard, quand j'ai découvert que Tida ne savait pas lire, j'ai compris qu'il fallait redéfinir le verbe donner. Donner veut dire pour moi : *donner ce que l'on n'a pas*. C'est-à-dire l'impossible. C'est pourquoi je suis un être de paradoxes. Et ces paradoxes ont été nourris et entretenus par ce double mouvement : celui qui m'aliène et celui qui me libère. J'habite deux langues : le créole et le français. Ces deux langues ont allumé dans mon corps un étrange feu, qui fait de moi un être abracadabrant, plein de contradictions et de désirs irréconciliables. Je vis entre deux pays : Haïti, le pays rêvé, perdu, pourri et le Canada, le pays où j'habite et que j'apprends à apprivoiser. Puis un troisième pays, les livres, les langues, et les imaginaires.

<sup>1</sup> Voir le site : <http://memoiredencrier.com/>



Ce pays est peut-être le plus sûr, puisqu'il me donne à douter et à rêver. Comment dire à Tida le mot inclusion ? Peut-être que ce mot ne l'intéresse pas. Et ce n'est pas bien grave. Elle me prendrait simplement par la main et m'offrirait un bon thé à la citronnelle. Elle me dirait de ne pas oublier de jeter quelques gouttes par terre. Rien que pour célébrer la terre. Je marcherais longtemps à ses côtés. En contrebas des collines, j'écouterais les chants d'oiseaux se mêler aux Crik et aux Crak des enfants, assoiffés de contes.

## 5. « Exprime-toi, Pepi »

Petit, on m'appelait *Pepi*. C'est mon petit nom créole. J'étais monolingue créole. Quand je suis arrivé à l'école, l'instituteur m'a donné l'ordre de m'exprimer. Je me répète encore. C'est un des traits de ma parole, la répétition, en effet c'est dit une fois pour toutes. Je ne savais pas quoi faire. Car je parlais beaucoup, même trop, selon Tida. Je ne pouvais passer outre cette injonction. Et je devais m'exprimer, cela voulait dire que je devais parler le français, apprendre à parler, apprendre à lire et à écrire la langue française. Dans un autre mouvement, je devais oublier, pour réussir mon métier d'humain, la langue créole, sa musique, sa syntaxe et son merveilleux qui m'enchantait tellement. Je devais comprendre du coup la pénible réalité : pour cheminer dans le vrai monde, il faut une langue. Et cette langue n'est pas ma langue. Il faut alors choisir de me détourner de mon univers créole, de mes chants vaudou, de ma nature créole, des visages qui m'ont pétri d'amour. J'ai fait tout ça, en lisant et en récitant comme un vieux perroquet tout ce que l'école m'a appris. Il m'avait fallu tout trahir : mon corps, ma langue, ma famille, mes pensées... Quand je m'exprime, ne me demande pas en quelles langues. Je ne sais pas. Ou du moins, la vérité est que je m'exprime dans toutes les langues. J'écris dans ma sonorité créole, et écoute la musique wolof suivie d'un chant nomade tzigane.

## 6. Écrire

Pour écrire, j'ai dû me réinventer. Faire en moi la révolution. Redevenir moi-même. Me reprendre en main. Contourner la langue française et toutes les formes d'aliénation. Contourner l'institution. Contourner le système. Contourner la morale. Détournant la langue française, en cannibalisant toutes les langues. En écrivant pour exister. Puis, rejouer et déjouer, en moi, cette mémoire subalterne. Pour faire monter à la surface la langue créole que l'on m'a si bien forcée à mettre de côté, comme dans un placard. C'est comme ça, que je parviens à exister. À me poser des questions sur moi-même. Sur ma présence au monde. Et sur la manière d'exister. Écrire pour faire surgir les voix de la sorcière. Pour dire gratitude à ces voix occultées. Pour dire honneur et respect. Pour évoquer à ma manière ce musée imaginaire où les voix de Bertha, de Contita et de Tida, mes héroïnes, auraient leur place et seraient écoutées. Pour entrer dans l'histoire du monde ces voix et figures souvent marginalisées. C'est pas sans raison que quand quelqu'un me file *Madame Bovary*, *Lady Chatterley*, je clame en contrepoint *Shéhérazade*, *Délira*... Quand on souligne avec aplomb « comme a dit Chateaubriand », je reprends simplement un proverbe afghan qui aide à méditer : « Il n'y a pas d'arbre qui n'ait senti la force du vent. »

## 7. L'action coloniale/décoloniale

An Antane Kapesch : « Il n'y aura pas de paroles de Blanc dans mon livre. » Vous ne connaissez pas cette autrice. Vous gagnerez alors à la connaître. Kapesch me donne à penser à ma propre question, la question que je pose à moi-même. Qu'est-ce que je peux déplacer à ma mesure pour transformer le monde. Or Kapesch commence son merveilleux essai bilingue *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu / Je suis une maudite Sauvagesse* (Mémoire d'encrier, 2019) par cette phrase-manifeste « Il n'y aura pas de paroles de Blanc dans mon livre. » L'action décoloniale de Kapesch, – décoloniale – avant l'heure, me ramène chez moi, dans les coins sombres de mon histoire. Et me pousse à penser à la question coloniale/décoloniale, dans chacun de mes mots. La phrase de Kapesch est un défi à l'imaginaire. Comment défaire en nous l'imaginaire figé dont on a hérité ? Et comment défaire et refaire ce langage qui nous aliène toutes et tous ? Que peut vouloir dire pour nous cette phrase ? Que peut vouloir dire le monde dans la perspective d'une femme autochtone, le monde écrit dans sa langue innue ? Je ne sais pas vraiment. J'ai simplement une certitude : la parole de Kapesch entend ouvrir une brèche dans toutes nos histoires. Une échappée nous est offerte pour aller plus loin, à l'intérieur de nous-mêmes, et de nos histoires. Je l'accueille donc cette parole, comme une promesse de liberté. Je pense aussi à Audre Lordes, femme, poète, lesbienne qui dit si bien que « Les outils du maître ne démantèleront pas la maison du maître. » J'ai envie de chanter à haute voix une chanson paysanne créole : *Latibonit o yo voye rele m, yo dim soley mouri*. La chanson dit la mort du soleil. La chanson dit le fleuve l'Artibonite. La chanson dit la vie et le quotidien des unes et des autres.

## 8. Une mémoire secrète

Je viens de refermer le livre *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr (Philippe Rey/Jimsaan, 2021). Ce roman du jeune Sénégalais de 31 ans a remporté le prix Goncourt 2021 dans une France marquée par la montée de l'extrême droite et la xénophobie. À quelle question m'amènent ce livre et cette consécration ? Peut-être au pouvoir des mots. À la manière de défaire le langage en y inscrivant nos révoltes, nos voix et nos propres horizons.

Que peut donc la littérature pour combattre les totalitarismes et les aveuglements ? *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr nous dit, en ce sens, la manière d'habiter le monde. C'est la voix d'Elimane, « le Rimbaud nègre », qui nous renvoie à cette vérité : « Désormais que tout est accompli et à accomplir, je peux enfin rentrer chez moi. »

Avec le mot inclusion, que je salue, bonjour et merci à tous ces textes et ces intervenant-es qui nous donnent à lire tellement de parcours, si pleins, si diversifiés, nous avons devant nous plus qu'une revue, un mode d'emploi, un monde et la responsabilité de défaire et de refaire les langages qui nous ont toutes et tous humilié-es, reste à démêler dans ce chaos un combat pour le sens, une poétique du vivre ensemble, qui donneraient place à l'inclusion, quelle que soit la définition adoptée de l'inclusion. Car dans le contexte post #MeToo, avec la crise climatique, la montée des extrêmes, la faillite des utopies, nous devons nous ressaisir et aller vers les questions qui refondent nos existences. Que veut dire être homme ? Que veut

dire être femme ? Que veut dire écrire ? Que veut dire éditer ? Comment les genres, nations, races, identités, cultures, sont en mouvement ?

## 9. Conclusion

Il n'y aura pas de conclusion. Seulement des échappées à l'ordre du discours. Seulement des mercis, des feux à allumer pour ces voix et paroles marginalisées, archives mortes, oralités *silenciées*, langues minorées. Tout ça pourtant m'assaille et parle dans ma tête. Merci à ces voix qui m'ont permis d'écouter les chants secrets du monde. Je voudrais pouvoir écrire ou éditer toutes ces histoires qui ne sont jamais racontées. Je veux écouter ces destins en mode mineur, en zigzag, en fragments pour résister. Pour emprunter d'autres sentiers. Je cherche encore le sens de mes mots, leur fragilité et leur pertinence. J'écris/édite pour dire que tout ceci n'est qu'un début. Et que la tâche de toutes et de tous est de continuer, en lisant ou relisant ces textes qui vous sont offerts, sans complaisance ni forfanterie, simplement pour vous inviter dans l'aventure qui consiste à voir ce qui se cache derrière cet étrange mot dit *inclusion*. Alors, vous nous aiderez ainsi à repenser, à revoir nos notes et à être de meilleures personnes.



© Martine Doyon

## Auteur

Né à Cavaillon au sud d'Haïti, **Rodney Saint-Éloi** vit depuis 2001 à Montréal, où il partage son temps entre l'écriture, l'édition et les tournées d'écriture et de conférences. Il a fondé en 1991 à Port-au-Prince les éditions Mémoire et en 2003 à Montréal les éditions Mémoire d'encrier. Rodney Saint-Éloi a commencé à écrire dès l'âge de treize ans. Membre de l'Académie des lettres du Québec, il est l'auteur d'une quinzaine de livres de poèmes, d'essais et de récits. Une anthologie de ses poèmes *Nous ne trahisons pas le poème et autres recueils* paraît chez Points en 2020. Son roman *Quand il fait triste Bertha chante* est sorti en France aux éditions Héloïse d'Ormesson.

public ignore même l'existence. Avec cette méconnaissance, on empêche des lycéens qui souhaiteraient travailler avec les livres de se lancer. Donc s'il y avait une démystification de ce secteur, peut-être que des garçons ne feraient pas forcément des grandes écoles et intégreraient des parcours « classiques » de Métiers du livre. Si on donnait envie de lire à l'école, plutôt que de réduire la lecture aux dictées et aux dissertations, certains se découvrirait sans doute des passions. Si le système scolaire ne discriminait pas les personnes habitant en banlieue, il y aurait plus de diversité dans

les formations parisiennes. Si le secteur était moins centralisé, il y aurait plus de maisons en province, donc les formations hors Île-de-France seraient davantage reconnues. Beaucoup de « si ». Mais pour être plus concrète, il me semble que le ministère de la Culture et celui de l'Éducation nationale devraient travailler main dans la main pour faire avancer les choses.

Il y a également toute une génération d'éditeurs de « l'ancienne école » qui laissent prospérer ces inégalités. Il n'y a qu'à voir, sur le compte Instagram @balancetonéditeur, le nombre de témoignages de faits racistes, misogynes, et tout simplement discriminatoires, dont les auteurs sont des personnes en poste actuellement dans des maisons d'édition. Tant qu'elles ne seront pas punies, cela perdurera. C'est donc aussi au sein même des maisons qu'il faut agir. Car si plus de personnes appartenant à des minorités arrivent à gravir les échelons et proposent leurs candidatures mais qu'elles se retrouvent face à ce type de personnes, comment avancer ? Rien ne changera vraiment.

C'est donc l'État et les maisons d'édition qui doivent travailler à ce que la diversité puisse se développer. Dans la promotion, la démystification, l'apprentissage et la transmission du goût de la lecture – tout en rendant accessible un milieu particulièrement élitiste •





